

livres), Paris, « Les Belles Lettres », 2012, 13.5 x 21, LXXVI + 120 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-251-33962-7.

L'introduction situe Dion Chrysostome entre seconde sophistique et philosophie. Le « discours troyen » (11) s'oppose aux autres discours tant par le contenu (hostile à Homère, loué dans d'autres discours, mais ici vilipendé pour falsification des causes de la guerre de Troie) que par la forme (il y a plus qu'une réfutation paradoxale) et ses prolongements moraux (faut-il enseigner une poésie mensongère ?). La date est très discutée : œuvre de la maturité ? Dion n'est pas le premier à critiquer Homère sur le plan de la véracité ; d'où un survol des théories antiques et leur influence sur les scholies. La technique d'argumentation du sophiste originaire de l'actuelle Brousse est bien analysée et se retrouve dans le plan détaillé du discours. La langue est atticisante, mais moins que chez Ælius Aristide ; opposée à la κοινή, mais empruntant à la langue de son temps. La transmission du texte : plusieurs rédactions ; gloses substituées. Le texte (absent) suit l'édition Vagnone (Rome, 2003) et la thèse dactylographiée de F. Jouan (Paris, 1966) fut utilisée. La traduction, fidèle au tour de l'original, est suivie de quarante-quatre pages de notes, principalement stylistiques et littéraires. On lira une vingtaine de courtes notes d'écotique ; la note 162, *ad* § 129, est plus développée et explique la difficulté de la correction de Casaubon, cependant adoptée et attribuant à Horus, inconnu par ailleurs, un traité *Sur les rêves*. Une bibliographie et un index des noms propres clôturent une publication qui fera mieux connaître le mouvement fécond de la seconde sophistique. – B. STENUIT.

Thomas SCHMIDT, Pascale FLEURY (éd.), *Perceptions of the Second Sophistic and Its Times - Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, Toronto - Buffalo - London, University of Toronto Press, 2011, 16 x 23.5, XX + 273 p., rel. CAN \$ 75, ISBN 978-1-4426-4216-4.

Conspuée jusqu'au milieu du siècle dernier, avec quelques exceptions comme Boulanger en 1923 sur Ælius Aristide, la seconde sophistique (env. 50-250 apr. J.-C.) fut réhabilitée dans les années soixante-dix grâce à une vision plus juste de la rhétorique, associée à la philosophie ; elle est *humanitas*. Sont mieux perçus ses enjeux sociaux et politiques étendus à tout l'Empire romain ; aux nombreux auteurs grecs, il faut d'ailleurs associer Fronton, Apulée, Aulu-Gelle ; et que dire de Favorinus d'Arles, cité dans le présent ouvrage ? Sa vie fut partagée entre Rome, Marseille (?) et le monde grec ; il écrit en grec et ses connaissances sont égales dans les deux littératures. — Les quatorze contributions viennent d'un colloque tenu à l'Université Laval. Philostrate, d'abord, et ses *Vies des sophistes* ; leur cohérence vient d'une vision géographiquement centrée : Athènes, Hérode Atticus, mais un chapitre sur Eschine, qui renvoie à la première sophistique ; cette vision minimise toutefois d'autres centres (Asie Mineure, Rome). Les deux contributions suivantes veulent montrer que les sophistes n'ont pas le monopole de l'éloquence : Lucien et saint Paul s'écartent des normes tout en déployant des qualités rhétoriques ; Hérode Atticus reconnaît l'éloquence du bon sauvage Agathon. La dimension religieuse, ensuite : le sophiste est inspiré par les dieux et sa parole joue un rôle civilisateur ; plusieurs exemples sont analysés avec adresse. La référence au passé glorieux et à l'atticisme sous l'angle de l'identité grecque opposée au barbare : réticences de Dion Chrysostome, à la marge chez Athénée, avec de nettes réserves chez Pausanias ; ce dernier est rangé dans la seconde sophistique, au contraire de certains auteurs, influencés seulement par ce mouvement, comme Plutarque (*Propos de table*, IX, 15) rapportant un discours dont la performance importe plus que son objet (la danse), Galien et le discours improvisé qu'il oppose au discours déjà prononcé et reformulé. Enfin, la redécouverte d'Ælius Aristide vers 350, c'est-à-dire durant la troisième sophistique (fin III^e - VI^e s.) : son œuvre est rééditée, Libanios (*Disc.*, 60) subit son influence (*Disc.*, 22) ; on se souvient d'autres sophistes : Thémistios (*Disc.*, 7)

s'inspire de Dion Chrysostome (*Disc.*, 1-4). — Les index favoriseront la consultation fructueuse de ce volume soigné. — B. STENUIT.

J. IRIGOIN (†), Francesca MALTOMINI, P. LAURENS (éd.), *Anthologie Grecque. Première partie. Anthologie Palatine. Tome IX. Livre X. Texte établi par J. I et F. M. Traduit, présenté et annoté par P.L.*, Paris, « Les Belles Lettres », 2011, 19 x 12,5, LXIII + 72 p. en partie double, br. EUR 35, ISBN 978-2-251-00565-2.

Le livre X de l'*Anthol. Palat.* compte cent vingt-six épigrammes (en fait, cent vingt-huit, car 107 et 124 doivent être dédoublées), parvenues sous le titre *Proreptica*, « épigrammes morales », littéralement « persuasives », de toutes les époques de l'Antiquité. P. Laurens, qui signe l'introduction, de même que la traduction et les notes, montre une nouvelle fois sa connaissance approfondie de l'épigramme, au long de pages sur sa diversité d'inspiration et ses prolongements à Rome (influençant parfois la Grèce), son aspect gnomique, sa force psychagogique ; les auteurs ne sont pas tous connus. La tradition manuscrite est présentée par F. Maltomini, qui se concentre sur les problèmes de composition et d'attribution : *Pal. gr.* 23, *Marc. gr.* 481 (de Maxime Planude) et *Sylloges Mineures*, en excluant les *sylloges* dépendant de l'*Anthologie* de Planude. L'établissement du texte tire parfois profit des citations, des *testimonia* et d'inscriptions reproduisant une épigramme. Le texte est suivi en bas de page de l'apparat critique : variantes et corrections ; je n'ai vu aucune nouvelle correction (sauf 80, 2 ?). La traduction serre assez bien le texte, dont les métaphores, par exemple, ne sont pas toujours aisées. Ainsi 2, 2 τρομερή φρικτή χαρασσομένη, « (la mer) frissonnante et creusée de sillons » : P. Laurens traduit bien, mais s'éloigne du texte (« creusée par la vague agitée » ?). Les cent nonante-deux notes philologiques s'avèrent bien utiles. Ce volume clôt l'édition CUF de l'*Anthol. Palat.*, commencée en 1929 par P. Waltz (12 tomes pour les 15 livres).

B. STENUIT.

Frieda KLOTZ, Katerina ΟΙΚΟΝΟΜΟΠΟΥΛΟΥ (éd.), *The Philosopher's Banquet. Plutarch's Table Talk in the Intellectual Culture of the Roman Empire*, Oxford, University Press, 2011, 14,5 x 22,5, XX + 279 p., rel. £ 55, ISBN 978-0-19-958895-4.

Propos de table (*Moralia*, 46), sous l'allure libre d'une conversation entre convives cultivés, aborde des sujets très divers ; le débat, fort long, reste ouvert. Dans le contexte de la seconde sophistique, il mélange les genres, manifeste la *curiositas*, exalte l'*ego* et se soucie de pédagogie. Huit universitaires explorent cet univers contrasté. Dans la première partie, il est rappelé que le *symposium*, mêlant les plaisirs de la chair et de l'esprit, est une tradition illustrée par Platon et Xénophon ; d'autres auteurs sont aujourd'hui oubliés. Autres caractéristiques de *Propos de table* et qu'on trouve ailleurs dans les *Moralia* : les προβλήματα, héritage d'Aristote ; les mélanges, genre à succès, dont Pline l'Ancien, Aulu-Gelle, Athénée sont les représentants connus, parmi de nombreux autres, naufragés. « L'ordre dans le désordre » de ces *miscellanées* n'est pas convaincant (p. 24) ; plutôt allure de pot-pourri. Les sujets de *Propos de table* (seconde partie) ? Philosophiques, scientifiques et médicaux ; badin ou sérieux, Plutarque s'adresse à un public varié, du débutant au platonicien confirmé. On s'attache aussi à cerner l'influence péripatéticienne (une évidence au temps de l'éclectisme), de même que les liens, autrement plus essentiels ici, entre médecine et philosophie : le *symposium*, pour un Ancien, c'est l'équilibre du corps et de l'esprit, une forme de bonheur ; pourquoi hésiter à l'affirmer fortement ? Les Romains en raffolaient. Troisième partie, sur les éléments historiques, bien présents : biographiques, mais à la façon du portrait de Socrate dans Platon ; autobiographiques entre